

En 1965, à Rome, un bébé de huit mois est trouvé dans un parc. Soixante ans plus tard, l'enfant devenue écrivaine prend la parole

TRAQUER LA TRAGÉDIE



Maria Grazia Calandrone ressuscite l'Italie de l'après-guerre en faisant appel à des livres, à des films, dont *Accattone* de Pier Paolo Pasolini (1961). DR

ISABELLE CARCELES

Récit ▶ «Tu renaîtras, Lucia, ne serait-ce que par les mots. Je ne peux rien de plus. Mais aussi, rien de moins.» Lucia, morte par suicide après avoir abandonné son enfant, c'est la mère de l'écrivaine et poétesse Maria Grazia Calandrone, qui signe *Ma mère est un fait divers*. Ce livre est un prodige. C'est un long cri d'amour pour sa mère perdue. Et aussi un récit, une histoire vraie, un reportage émouvant, une enquête intense, une recherche anthropologique. Et encore une méditation – sur la vie, la volonté de vivre, du plus microscopique des êtres au plus gigantesque, de l'acarien à la baleine bleue. C'est un voyage, dans le temps et dans l'espace.

Qui est Lucia? Il reste si peu de traces de cette jeune femme qui se jette dans le Tibre avec son amant alors qu'elle n'a pas encore 30 ans. «Je n'ai, de ma mère, que deux photos en noir et blanc. J'écris ce livre pour que ma mère devienne réelle. J'écris ce livre pour arracher à la terre l'odeur de ma mère.» A partir de

rien ou presque – un sac à main, une lettre, deux photos –, Maria Grazia Calandrone se lance dans une enquête des plus minutieuses, reconstituant avec rigueur et hardiesse une vie si peu considérée en son temps. Son récit est un long poème, une prouesse littéraire qui mêle prose et poésie, multiplie les références littéraires et visuelles.

Une enquête, un long poème, une prouesse littéraire

Née à Milan en 1964, l'autrice vit à Rome où elle est enseignante et journaliste, notamment pour le *Corriere della Sera*. Elle est aussi présentatrice pour la RAI et a réalisé plusieurs documentaires et reportages vidéo. La multiplication de ses talents aboutit à une fresque passionnante, qui couvre toute la période entre la naissance et la mort de sa mère. Car elle invoque l'esprit de sa mère jusqu'à nous la rendre in-

croyablement présente, presque tangible; à travers elle, elle traverse l'histoire. La vie quotidienne dans les campagnes, d'abord: «Entre la fin juin et la mi-juillet, quand arrive le temps de moissonner ou de battre, les hommes travaillent en groupe: champ après champ. Corps semblables aux grains de blé. Corps brûlés. Mais sérieux, souvent gais. Lucia fauche avec les autres». Puis c'est la guerre. Ses ravages dans cette région rurale du Molise, et ailleurs, en Afrique. Le fascisme. L'école, qui se finit très vite, trop vite. Très jeune, mariée de force à une brute, Lucia s'est enfuie, quittant un mari et une belle-famille violents, pour vivre son grand amour.

Maria Grazia Calandrone mène l'enquête pour retracer l'histoire de ses parents biologiques et comprendre leur geste, qui la hante. Comment ont-ils pu l'abandonner et se tuer? En explorant leur trajectoire, elle fait revivre avec réalisme l'Italie de l'après-guerre en pleine industrialisation et la violence sociale qui s'exerce sur les femmes. L'interdiction du divorce, la complicité généralisée face à la violence conjugale.

Lorsqu'elle décrit la fuite de ses parents, c'est à l'aide des mots et des images de grands auteurs comme Pier Paolo Pasolini, qui «pousse un cri qui déchire l'air de la seconde moitié du XX^e siècle en décrivant les premiers mouvements de la globalisation comme un crime en cours, que le corps d'un poète ne parvient pas à arrêter». On découvre le Milan des années 1950 et 1960, qui draine des milliers de miséreux attirés par ce mirage cruel. Comme les «migrants» aujourd'hui, fait remarquer l'autrice, ce qui lui vaut des injures de la droite et de l'extrême droite italiennes.

Absence d'avenir

Pourtant, ce sont bien les mêmes conditions déplorables, la même incertitude, la même absence d'avenir à laquelle vont se heurter ses parents. Cette «vie aigre», Maria Grazia Calandrone nous la fait sentir jusque dans nos os, avec un sens du détail qui ne faiblit jamais. *La Vie aigre*, c'est le titre d'un roman de Luciano Bianciardi, sorti en 1962, et qui décrit, comme un «cauchemar orwellien, les conditions de travail des ouvriers toscans dans les années soixante», selon Alberto Manguel.

Le dénouement prend place à Rome, entre les pelouses et les colonnades de la Villa Borghese où se trouve, seule, babillant tranquillement, une petite fille de huit mois assise sur une couverture. Le dernier acte de la tragédie est accueilli par les eaux jaunes du Tibre. Scènes de baignades et de joies d'été, d'enfants qui piaillent, scènes de films extraites d'*Accattone* de Pasolini, de *Vacances romaines* de Wyler: là encore, tout un monde palpitant et nostalgique remonte des profondeurs grâce à la plume remarquable de Maria Grazia Calandrone.

Le corps de sa mère sera retrouvé flottant à la surface du fleuve trois jours après sa disparition. Celui de son père, jamais identifié formellement. Contre l'oubli, l'injustice et toutes les violences, Maria Grazia Calandrone célèbre ici l'immense pouvoir des mots. |

Maria Grazia Calandrone, *Ma mère est un fait divers*, tr. de l'italien par Nathalie Bauer, Ed. Globe, 2024, 372 pp.